

La littérature dans tous ses états

Gilbert Dupuis, *La chambre morte*, Montréal, VLB éditeur, 2001, 444 p., 29,95 \$.

Antonine Maillet, *Madame Perfecta*, Montréal, Leméac éditeur, 2001, 166 p., 20,95 \$.

Désirée Szucsany, *Les fées des lacs*, Montréal, Varia, 2001, 162 p., 14,95 \$.

Julie Sergent

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37391ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2002). Review of [La littérature dans tous ses états / Gilbert Dupuis, *La chambre morte*, Montréal, VLB éditeur, 2001, 444 p., 29,95 \$. / Antonine Maillet, *Madame Perfecta*, Montréal, Leméac éditeur, 2001, 166 p., 20,95 \$. / Désirée Szucsany, *Les fées des lacs*, Montréal, Varia, 2001, 162 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 21–22.

Gilbert Dupuis, *La chambre morte*, Montréal, VLB éditeur, 2001, 444 p., 29,95 \$.
Antonine Maillet, *Madame Perfecta*, Montréal, Leméac éditeur, 2001, 166 p., 20,95 \$.
Désirée Szucsany, *Les fées des lacs*, Montréal, Varia, 2001, 162 p., 14,95 \$.

La littérature dans tous ses états

Monumentale, joliment concoctée ou trop vite abandonnée...



ROMAN
Julie Sergent

THRILLER CULTUREL : on ne peut mieux désigner le dernier tome, après *L'étoile noire* et *Les cendres de Correlieu*, de la trilogie de Gilbert Dupuis.

On se souvient...

Gros roman foisonnant d'intrigues et de personnages, et pour lequel différents genres de lecteurs s'emballeront, *La chambre morte* raconte, sur fond d'histoire de l'imprimé au Québec, les efforts d'un groupe d'intellectuels et d'artistes — fiers descendants des signataires du *Refus global* —



désirant s'assurer que la parole soit rendue au peuple. Dans le camp des méchants : le ministère canadien du Développement des ressources humaines, avec quelques bonzes sans scrupules, bien décidés pour leur part à bâillonner les résistants. Le plan : d'abord voler à celle qui a été élue pour porter la bonne nouvelle — une animatrice de nuit à la radio de la Société Radio-Canada, Mazarine Renaud — l'exemplaire de la *Gazette littéraire* datant du 2 juin 1779 qui s'est

retrouvé miraculeusement entre ses mains ; et puis faire en sorte que n'ait pas lieu le congrès qui doit réunir à Montréal les sociétés savantes du monde entier autour du « rapport qu'entretient la littérature québécoise avec l'oralité ».

Plein de vrai monde dans cette équipée, parfois tirée par les cheveux comme polars se doit, mais qui chante toujours avec une inébranlable conviction les louanges de la douce folie, de la liberté et de l'amour. On y retrouve Fleury Mesplet, fondateur de notre premier périodique culturel, *La Gazette littéraire*, véhicule d'une liberté de pensée et d'expression qui n'aura pas fait l'affaire des pouvoirs politique et ecclésiastique en place. Et voilà aussi l'historien Jean-Paul de Lagrave, celui-là même qui vient de signer, avec Jacques Ruelland, une biographie de Mesplet : *L'imprimeur des Libertés : Fleury Mesplet, 1734-1794* (Point de Fuite). Et puis Marcelle Ferron, la fonceuse, attachante et déterminée comme jamais. Mais voilà surtout, surtout, des dizaines d'apparitions, celles de Nelligan, Miron, Paul-Marie Lapointe, Chamberland, Brault, Lasnier, Morency, Perrault, et le reste. Une pléthore de superbes poètes cités tout au long du roman, de sorte que *La chambre morte* s'érige en monument à leur parole. Un modeste et beau monument.

La mémoire rendue

Quand on la voit et qu'on l'entend, force est de constater que l'immense somme de distinctions reçues depuis la publication de sa fameuse *Sagouine*, il y a trente ans, n'est pas montée à la tête d'Antonine Maillet. Femme pour qui la simplicité semble moins volontaire qu'innée, elle pond aujourd'hui la narration très fluide, comme elle aime à les faire, d'une vie de femme : en l'occurrence Madame Perfecta, celle qui fut pendant dix-sept ans la femme de ménage, mais entendons aussi l'amie, de madame Maillet.

On ne sait trop où il y a eu œuvre d'imagination ici, les faits racontés ne semblant jamais être autre chose que bien réels. Mais il y a œuvre de mémoire, sûrement. Car ce n'est que douze ans après la mort de l'amie espagnole que l'auteure, ainsi qu'elle nous l'apprend dans le texte, a entrepris la narration de ce livre.

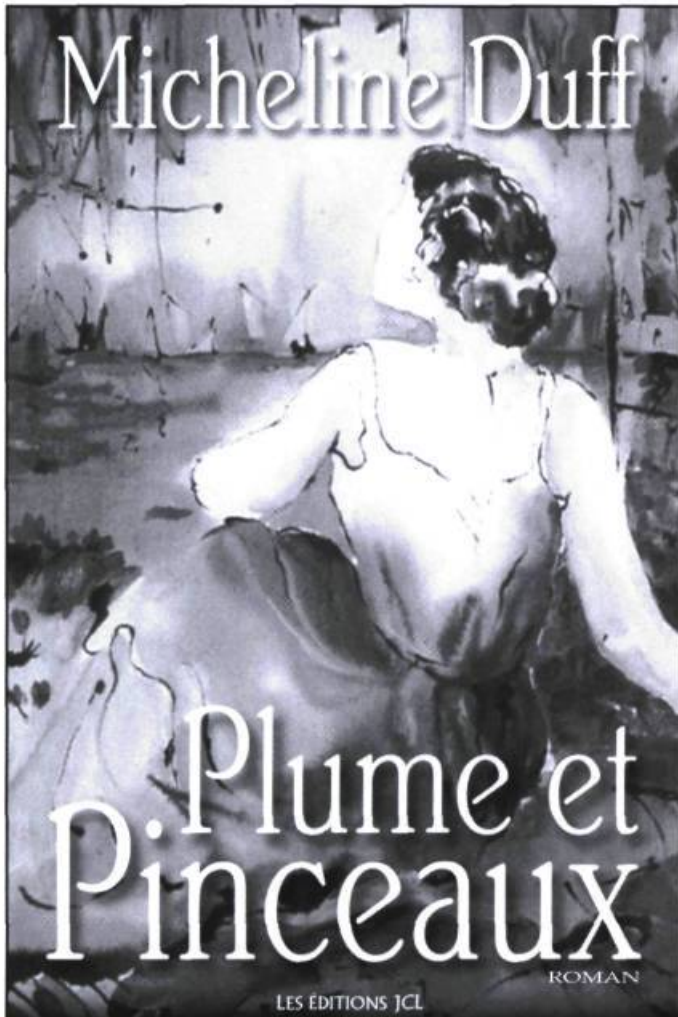
Madame Perfecta entre dans la vie d'Antonine Maillet dans les années soixante-dix, alors que l'écrivaine se porte acquéreur d'une vieille maison outremontoise en mal de rénovations. Avec l'ardeur de celle qui, pour avoir perdu très tôt mère et patrie, ne prend pas à la légère l'organisation d'un chez-soi, la fouguese Doña Perfecta a vite fait d'outrepasser ses tâches de femme de ménage et elle seconde la propriétaire, voire parfois la commande, dans la réfection de l'intérieur de la maison, se réservant même jalousement l'organisation du jardin. Infatigable, tantôt colérique, tantôt enfantine, souvent pleine d'humour, madame Perfecta traîne pourtant comme des boulets les horreurs qui ont précédé son départ de l'Espagne franquiste : la mort tragique d'une mère et une vie de pauvreté telle qu'elle priait chaque jour sa poule de lui donner un œuf, rien qu'un œuf.

Je te demande ton œuf, rien de plus, mais rien de moins. Je sais que c'est là ton enfant, mais c'est pour sauver les miens. Toi, tu peux en fabriquer un tous les jours, pas moi. Ponds ton œuf, je t'en supplie.

Sans qu'il y paraisse trop, *Madame Perfecta* est un ouvrage patiemment monté, une « couverture en patchwork » qui, combinant les mots colorés de l'Acadienne et ceux de l'Espagnole (laquelle appelait joliment sa patronne Mamozelle Tonine), tisse à même leurs dix-sept ans de vie quasi commune les épisodes les plus dramatiques, mais parfois aussi les plus attendrissants, de l'existence de madame Perfecta, dont les premières années montréalaises se seront passées, comme pour tant d'immigrantes,



Antonine Maillet



Gabrielle semble essouffée.
Elle en a ras le bol du mari, des enfants, du travail,
de la maison et de la routine.
Elle décide de prendre un temps d'arrêt pour
s'enfuir vers Charlevoix,
à la recherche de son souffle et d'elle-même.

Mais cette mère jusqu'au fond de l'âme est
vulnérable. Sa rencontre avec l'artiste Élisabeth et
le peintre Félix viendra à la fois clarifier ses raisons
de vivre et embrouiller ses choix.

Un second roman de l'auteure de
Clé de cœur (2000).

JCL
1977-2002
25
ANS
d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

devant une machine à coudre. Il y a quelques moments de grâce dans cette histoire, comme lorsqu'une compagne de travail de madame Perfecta, après avoir été forcée à la prostitution par son patron, vient accoucher sur le plancher de l'usine au beau milieu des trois cents machines à coudre de ses compagnes : une fenêtre sur le traitement des femmes immigrantes qui s'inscrit bien dans l'œuvre de l'auteure qui nous a donné les Sagouine, Mariaagélas, et Pélagie-la-Charrette. Avec *Madame Perfecta*, Antonine Maillet ajoute donc à sa galerie de femmes d'honneur une autre héroïne, simple mais grande, qui souffre l'injustice de ses sœurs et pleure comme elles la mère patrie. Et elle se révèle, encore une fois, une bonne amancheuse d'histoires.

Des fées aux idées floues

Désirée Szucsany porte un nom qui siérait à une fée, et l'on s'étonne donc à peine de la voir donner vie dans son roman (une réédition, après parution originale aux Éditions Déesse, en 1999) à des fées qui partagent avec la romancière, à tout le moins, le goût de l'originalité et des cachotteries. Celles-là que le titre appelle « Les fées des lacs » se nomment Lalouette, Follette, L'Ombresse, Belzémir. Et on ne sait jamais, forcément, quand elles vont apparaître, parler ou fuir les abords du village du Carré-des-sources où atterrit, non sans déplaisir, le narrateur. Lui, c'est Paul, trente-cinq ans environ, veuf, journaliste interchangeable (en tout cas, c'est ainsi que son employeur le considère, à l'égal de tous les autres), venu dans les parages dans le dessein de couvrir un congrès de psychiatres qui se tient, bien sûr, dans un magnifique hôtel champêtre, alors que le pauvre homme doit se contenter d'une chambre chez la Belzémir. Elle est gentille, sa logeuse ; aussi Paul ne se méfierait-il pas d'elle avant qu'elle lui empoigne l'entrejambe en se fendant d'un rire démoniaque. Jamais il ne prend peur devant Lalouette et Follette, avec qui il partage pourtant un morceau de placenta grillé (et bientôt plus que ça, avec Lalouette...). Et jamais il ne songe à s'enfuir quand L'Ombresse le charge d'une pelle pour creuser ce qui pourrait bien être sa fosse... On croit comprendre que Paul s'est rendu coupable de mépris envers une femme au moins — son épouse —, mais également envers une collègue peut-être, et les épreuves auxquelles le soumettent les fées, bonnes et mauvaises, signeraient sa Rédemption.

L'idée est séduisante, comme le sont aussi à leur manière les fées. Et l'on s'accommoderait bien de ce récit mi-réel mi-fantastique, qui s'amuse d'ailleurs beaucoup avec le temps (nous voilà dans un Québec devenu indépendant, mais où les billets de 1 \$ sont toujours en circulation !), s'il n'y avait pas tant de faiblesses dans l'écriture (« Leurs maîtresses les avaient largués poliment, du genre, on se reverra quand ça ira mieux », « Parfois l'on préfère garder l'ancre du bonheur avec des masques grimaçants pour éloigner le malheur de se faire dérober ce que l'on désire préserver à jamais », etc.). Et puis la chute est décevante, qui célèbre les fées n'ayant « pas de souvenirs », alors que le récit ne supporte guère cette affirmation. Dommage. On a toujours besoin d'un peu plus de fées dans la vie.



Désirée Szucsany